

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 19/1 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.1.57198

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Autors, der in vierzig Seiten natürlich nicht einmal das Wichtigste hineinzwängen kann. Hätte nicht eine französische Kennerin wie Elisabeth Mornet den Part Skandinavien gesondert übernehmen können? Die Darlegungen von Kłoczowski verraten dennoch, besonders beim Thema Polen-Litauen, seine souveräne Sicht der Dinge – man wünscht sich, daß der an der Katholischen Universität Lublin lehrende Professor sie auch manchem polnischen Kleriker unserer Tage vermitteln könnte ...

In diesem dritten Hauptteil ist Marie-Hélène CONGOURDEAU wiederum mit einem Artikel vertreten (821–839), der sich in oben skizzierter Weise vor allem mit der Unionsproblematik auseinandersetzt; daran schließt sich ein kurzer, auf das Konzil von Ferrara–Florenz–Rom konzentrierter Überblick von Jean RICHARD an: »La recherche de l'union avec les autres orientaux« (840–848).

Schließlich widmet sich Jacqueline GUIRAL-HADZIOSSIF dem Verhältnis von Christen zu Arabern und Juden, vornehmlich in Spanien sowie im sonstigen Süd- und Westeuropa (849–869). Sie hat schon zuvor innerhalb der »Länderüberblicke« die Kirchen auf der iberischen Halbinsel skizziert (755–770): eine zu kurze Skizze, die übrigens um 1400 abbricht und damit – um nur einen einzigen Umstand zu erwähnen – Theologen vom Rang eines Segovia oder Torquemada völlig außer acht läßt, obgleich gerade die sich damals entwickelnde spanische Theologie dann für die gesamte Kirche im 16. Jh. eine bedeutende Rolle spielen sollte. Die portugiesischen Verhältnisse werden kaum gestreift, zudem wäre hier manches zu korrigieren (etwa 758f. zur Expansion). Und was den besagten zweiten Beitrag der Autorin anlangt, so sind die Ausführungen zu den Juden in Frankreich und England (865–868) an Dürftigkeit kaum zu überbieten; ein Vergleich mit dem folgenden Artikel von Francis RAPP »Les juifs en Allemagne à la fin du Moyen Age« (870–882) spricht für sich. Er wie die abschließenden Ausführungen von Jean RICHARD über Kreuzzug und Missionen im Spätmittelalter (883–900) sichern dem Band wieder sein sonstiges Niveau. Rezensent selber hat übrigens soeben eine Arbeit abgeschlossen, die sich mit den Kreuzzugsprojekten des Herzogs Philipp des Guten von Burgund beschäftigt; überdies steht eine größere Studie von Jacques Paviot zu erwarten.

Was endlich die »conclusion générale« von Michel MOLLAT betrifft (901–908), so sei deren Lektüre unbedingt empfohlen. Es soll hier nicht das Resümee seines Resümees geliefert werden, in dem – zumindest dies doch als Hinweis – nochmals akzentuiert wird, daß die traditionell vertikal-hierarchischen Strukturen der Kirche im Spätmittelalter ein horizontales Komplement erfahren, da die »congregatio fidelium« unüberhörbar ihre Ansprüche anmeldet. Es macht sich eine neue, von intensiver Frömmigkeit getragene Dynamik bemerkbar, die einen großen und vielfältigen Reichtum kirchlichen Lebens hervorbringt. Eindrucksvoll erfährt die alte Mißstandstheorie weitere Einschränkung.

Die fast durchgängig überzeugende, teilweise exzeptionelle Qualität des Werks, die Fülle neuer Perspektiven rechtfertigen eine Vorstellung in dieser Länge; die gesamte Spätmittelalterforschung kann und wird aus dem Buch auf lange Zeit hohen Nutzen ziehen. Überdies sind nunmehr Maßstäbe für die künftigen Bände der Reihe gesetzt. Daß sie auch künftig eingehalten werden, bleibt dem gesamten Unternehmen zu wünschen.

Heribert MÜLLER, Frankfurt am Main

Catherine VINCENT, *Des charités bien ordonnées. Les Confréries normandes de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle au début du XVI<sup>e</sup> siècle*. Préface d'André VAUCHEZ, Paris (Ecole Normale Supérieure) 1988, 359 p. (Collection de l'Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles, 39).

Issu d'une thèse de troisième cycle soutenue à l'Université de Paris X-Nanterre, l'ouvrage publié par C. Vincent contribue grandement à affiner notre connaissance du mouvement confraternel. Tout d'abord parce que la Normandie appartient à ce monde

septentrional délaissé par la recherche sur les confréries et qu'elle se trouve à l'écart de ces pôles de la chrétienté que sont le monde rhéno-flamand d'une part, l'Italie et le midi de la France (Comtat et Provence) d'autre part. Ensuite, parce que s'appuyant sur une large documentation, et plus particulièrement sur quatre-vingt statuts de confréries, l'auteur entend mener de front une étude d'histoire religieuse et une enquête d'histoire sociale. Enfin, parce qu'en dépit d'une inégale répartition des sources dans le temps – sporadiques au XIII<sup>e</sup> siècle, plus fournies aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, surabondantes après 1450 – il privilégie une analyse s'inscrivant dans la longue durée, depuis l'apparition du mouvement confraternel jusqu'au profond renouvellement, qui équivaut à une césure, des années 1550–1560.

Dans sa première partie, C. Vincent retrace la mise en place du réseau confraternel, s'interrogeant sur l'originalité de la confrérie par rapport à d'autres formes de groupements (et l'on regrettera sur ce point qu'elle n'ait pu accéder à l'importante réflexion poursuivie par O. G. Oexle), sur l'ampleur du mouvement par rapport à d'autres formes de solidarités, ainsi que sur les racines du mouvement. Trois résultats peuvent être tenus pour acquis. Tout d'abord l'existence de trois grands groupes de confréries: celui, prédominant, des confréries dites «pieuses» ou «de dévotion», installées dans les paroisses ou autres établissements religieux, qui sont tout à fois des unions de prière et des sociétés de secours mutuel; celui des confréries de métiers ou «charités»; celui, particulier, des confréries de prêtres dont six cas sont ici examinés, faisant apparaître, si on les compare aux confréries de laïcs, une grande similitude dans les buts mais un caractère beaucoup plus fermé. Par ailleurs, l'A. met en évidence l'amplitude du phénomène (qui explose littéralement entre 1450 et 1550, plus en raison d'une codification accrue qu'en raison d'une intensification des créations), avec de fortes inégalités régionales et un net avantage au monde urbain (avec par exemple 131 confréries connues pour Rouen, qui compte environ 40 000 habitants à la fin du XV<sup>e</sup> siècle). La multiplication des confréries est sans doute liée aux difficultés du moyen Age finissant, sans cependant qu'on puisse chronologiquement faire de cet essor une réponse à l'irruption massive de la peste dans l'Europe du XIV<sup>e</sup> siècle. Enfin, étudiant l'accueil réservé par le clergé, elle montre de façon très neuve que le rôle joué par les anciens ordres religieux, important au début, tend à se réduire progressivement à une fonction purement pastorale, que les ordres mendiants n'ont joué qu'un rôle secondaire (sauf peut-être à Rouen, en «récupérant» des confréries déjà existantes et auprès des artisans), apparaissant plus comme des centres de diffusion que comme des pôles d'attraction, et que le rôle moteur est joué par le clergé séculier, en raison de la volonté de contrôler et de normaliser affichée par les évêques successifs.

Etudiant dans sa seconde partie les «voies du salut», elle parvient pareillement à trois résultats. Elle met tout d'abord en évidence, au sein de la «cour céleste», l'apparition relativement tardive (entre 1460 et 1550) des confréries du Saint-Sacrement, la précellence reconnue à la Vierge, et la primauté des saints traditionnels (saint Nicolas, sainte Barbe, saint Sébastien). En ce qui concerne l'accumulation des suffrages, elle note la prédominance des fondations de messes (faisant de la confrérie une véritable chapellenie collective, fondée par une «famille artificielle», s'inscrivant dans une logique de célébrations répétées à perpétuité, qui repose sur des conceptions eschatologiques d'attente de la Fin des Temps), ainsi que l'importance de l'entr'aide mutuelle, destinée à assurer notamment des funérailles décentes aux confrères défunts. Elle observe enfin la privatisation croissante des confréries, la personnalisation de la prière pour les morts, et surtout la vigueur des formes traditionnelles, liée peut-être aux conditions spécifiques de la christianisation en Normandie et au rôle tenu par les grandes abbayes bénédictines.

Dans sa troisième partie, consacrée à l'identité confraternelle, C. Vincent montre l'extension de la famille confraternelle qui, en ville, concerne approximativement un fidèle sur deux. Celle-ci complète la famille charnelle dont elle élargit les dimensions dans l'espace et dans le temps, tandis qu'elle pénètre en profondeur les différentes catégories sociales du peuple chrétien (touchant plus particulièrement les artisans boutiquiers et les laboureurs les plus aisés,

mais laissant de côté les deux extrêmes de la pyramide sociale). Les confréries reproduisent donc largement les distinctions sociales et renforcent les liens familiaux. Elle souligne en second lieu le rôle de la confrérie comme structure de sociabilité, notant au passage la résistance du banquet confraternel. Elle fait remarquer enfin l'intégration progressive, mais nullement achevée au début du XVI<sup>e</sup> siècle, des confréries dans les structures paroissiales, jusqu'à devenir, plus tard, »le symbole de l'identité paroissiale« (M. Venard).

Avançant ainsi avec prudence et rigueur, n'hésitant pas à prendre le contre-pied de ce qui est communément affirmé pour les confréries méridionales, en particulier par J. Chiffolleau, C. Vincent confirme l'originalité de la Normandie et l'affirmation d'un individualisme religieux qui ne remet cependant pas en cause les structures institutionnelles, tandis qu'elle décèle les prémices du mouvement contre-réformateur. Un exemple à suivre pour l'étude du monde germanique qui, en dépit de quelques études pionnières (dont Ludwig Remling – »Brüderschaften als Forschungsgegenstand« – a dressé le tableau dans le *Jahrbuch für Volkskunde* N.F. 3, 1980, p. 89–112), demeure encore largement *terra incognita*.

Gérald CHAIX, Göttingen

Raccolte di Vite di Santi dal XIII al XVIII secolo. Strutture, messaggi, fruizioni. A cura di Sofia BOESCH GAJANO, Fasano di Brindisi (Scheda ed.) 1990, 272 p. (Università di Studi di Roma »La Sapienza«, Collana del Dipartimento di Studi Storici dal Medioevo all'età contemporanea, 5).

Le livre est issu du séminaire qu'organisa, à Rome, au mois de mai 1985, le groupe de recherche sur »Les Saints et le Culte des saints: contextes historiques, artistiques et culturels«, réuni auprès de La Sapienza. Il fait suite à un premier ouvrage qui résultait aussi des travaux du même séminaire, tenu à Rome en 1981, et publié en 1984, sous la direction de S. Boesch Gajano<sup>1</sup>.

Dès le titre, le champ d'étude est posé: il s'agit de tenir compte, non pas d'un texte hagiographique dont on chercherait à reconstituer la généalogie, mais d'un ensemble de sources, recueil de légendes ou compilation de vies de saints. Les Auteurs se situent dans la longue durée, des IX<sup>e</sup>–X<sup>e</sup> siècles aux dernières traces d'une sensibilité d'Ancien Régime. Cela leur permet de mettre en évidence, pour les textes examinés, la notion de genre qui exprime un projet culturel et religieux, dans le temps, dans l'espace, surtout italien (S. BOESCH GAJANO). La documentation est large puisqu'elle réunit l'*Épilogus* de Barthélémy de Trente (XIII<sup>e</sup> siècle), les recueils de Luigi Lippomano (1560) et de Lorenzo Surio (1570–1575), celui du Toscan Silvano Razzi (fin XVI<sup>e</sup> siècle), la compilation sicilienne d'Ottaviano Gaetani (1657), les Vies de saints imprimées dans le Royaume de Naples entre 1500 et 1750, enfin, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les travaux d'Adrien Baillet et de Scipione de'Ricci.

Rendre compte d'une telle variété d'études n'est pas aisé, sauf à s'en tenir aux trois lignes principales qui structurent le volume: les milieux d'élaboration des recueils hagiographiques, les contenus de ces textes, les publics éventuels.

Entre le XIII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle, les grandes compilations semblent être le propre de l'Ordre des Dominicains<sup>2</sup>. On avance plusieurs raisons à cela: le processus d'uniformisation liturgique souhaitée par les Mendicants, dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, et auquel les Frères Prêcheurs

1 S. BOESCH GAJANO, L. SEBASTIANI, *Culto dei Santi, istituzioni e classi sociali in età preindustriale*, L'Aquila–Rome, ed. Japadre, 1984, 995 p., 53 ill.

2 Il serait intéressant de situer en regard les *Catalogi Sanctorum* que les Franciscains composent vers la même époque, entre le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle et la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Voir l'étude de R. PACIOCCO, *Da Francesco ai Catalogi Sanctorum. Livelli istituzionali e immagini agiografiche nell'Ordine Francescano (secoli XIII–XIV)*, Assise, ed. della Porziuncola, 1990, 201 p. (Collectio Assisiensis, 20).